

COLLECTION « CRITIQUE »



VINCENT DESCOMBES

PHILOSOPHIE
PAR GROS TEMPS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

**PHILOSOPHIE
PAR GROS TEMPS**

OUVRAGES DE VINCENT DESCOMBES



- L'INCONSCIENT MALGRÉ LUI, 1977 (rééd. « Folio essais », 2004).
LE MÊME ET L'AUTRE, quarante-cinq ans de philosophie française
(1933-1978), 1979.
GRAMMAIRE D'OBJETS EN TOUS GENRES, 1983.
PROUST, philosophie du roman, 1983.
PHILOSOPHIE PAR GROS TEMPS, 1989.
LA FACULTÉ DE JUGER (avec J. Derrida, G. Kortian, P. Lacoue-Labarthe,
J.-F. Lyotard, J.-C. Nancy), 1989.
LA DENRÉE MENTALE, 1995.
LES INSTITUTIONS DU SENS, 1996.

Chez d'autres éditeurs

- LE COMPLÉMENT DE SUJET : enquête sur le fait d'agir de soi-même,
Gallimard, 2004.
LE RAISONNEMENT DE L'OURS ET AUTRES ESSAIS DE PHILOSOPHIE PRATIQUE,
Le Seuil, 2007.
LE PLATONISME, PUF, 2007.
DERNIÈRES NOUVELLES DU MOI, avec Charles Larmore, PUF, 2009.
LES EMBARRAS DE L'IDENTITÉ, Gallimard, 2013.
LE PARLER DE SOI, Gallimard, 2014.

COLLECTION « CRITIQUE »

VINCENT DESCOMBES

PHILOSOPHIE
PAR GROS TEMPS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Avant-propos

Charles Baudelaire, parlant contre les idées du jour sur la poésie, écrit ceci : « Car le vent du siècle est à la folie ; le baromètre de la raison moderne marque tempête » (*Théophile Gautier*). Ce jugement, dira-t-on, prend un peu trop le contre-pied du bulletin météorologique qu'on pourrait lire sous une plume progressiste : le vent du siècle est aux Lumières, le baromètre de la raison moderne marque « beau fixe » pour les mille ans à venir.

Au moins Baudelaire possède-t-il son baromètre de poète, puisqu'il en juge ici d'après les erreurs, pour lui modernes, d'attribuer la poésie au cœur, à la passion, au sentiment (et non à l'imagination, comme on le devrait). Mais qu'en est-il lorsque ce sont des philosophes qui émettent des pronostics sur la direction dans laquelle souffle l'esprit du temps et sur l'imminence de la tempête ?

Mon intention dans cet essai n'est pas de me risquer à mon tour à relever les signes du temps. Elle est d'interroger les philosophes de l'actualité sur leurs moyens conceptuels. Où ont-ils trouvé le baromètre dont ils usent pour nous parler de la « raison moderne » et de l'« esprit du temps » ?

Il m'a semblé qu'on pouvait opposer deux projets intellectuels. Le premier me paraît avoir abouti partout à une impasse, et pour de bonnes raisons : c'est le projet d'une métaphysique de l'actualité ou d'une pensée énochale. Le second possède, je crois, des bases philosophiques plus solides et une signification plus claire : c'est le projet d'une anthropologie de la modernité.

1. LE PHILOSOPHE À LA PAGE

Hegel a écrit cet aphorisme : « La lecture du journal du matin est une sorte de prière matinale réaliste¹. » Ce mot est souvent cité pour illustrer la conversion des intérêts à l'âge moderne. Le regard se tourne de l'au-delà invisible vers l'actualité quotidienne. Nul être sensé n'affronterait, aujourd'hui comme hier, les affaires du jour sans s'être convenablement préparé par un exercice spirituel. Pour qu'une journée commence bien, il importe de consacrer quelque temps à tourner sa pensée attentive vers ce qu'il y a de plus décisif. Pour toute oraison, l'homme moderne lit la presse du matin. Ce réaliste juge que les *nouvelles* sont le premier objet digne d'occuper sa pensée au moment où elle se réveille.

L'aphorisme de Hegel suggère que l'appétit des grands consommateurs de journaux témoigne d'une attitude spirituelle. Chaque matin, l'homme d'affaires, le député, le haut fonctionnaire, et plus que tous l'éditorialiste doivent se régler pour la journée, s'orienter en fonction de ce qui est. Ainsi, l'homme d'action énergique, conquérant, avide d'informations, versé dans l'appréciation des réalités, cet entrepreneur n'est pas aussi différent qu'on l'aurait cru de l'homme méditant, du clerc, du contemplatif occupé à des lectures inactuelles. Ils ont en commun de commencer la journée par un exercice de méditation. Si l'exercice est « idéaliste », on l'appelle oraison matinale. S'il est « réaliste », on l'appelle lecture du journal. Il s'agit toujours de se disposer à vivre les heures qui viennent dans l'humeur

1. *Aphorisme de l'époque d'Iéna*, n° 31 (publiés par Hoffmeister, *Dokumente zu Hegels Entwicklung*, Stuttgart, 1936, p. 360).

requis par ce qui décide finalement de tout, que ce soit la Providence ou l'Événement.

La lecture du journal qui est comme un exercice spirituel ne doit pas être confondue avec celle qui est une distraction. Cette dernière est une façon d'être toujours au courant, de s'intéresser à ce qui se passe, mais à distance, pour un instant seulement, sans autre conséquence qu'un accès momentané de sentiments humains, selon les cas la sympathie ou l'indignation. C'est ainsi que Mme Verdurin dit « Quelle horreur ! » à la nouvelle du naufrage du *Lusitania*. Mais, nous dit Proust, elle n'en trempe pas moins dans son café au lait le croissant alors si rare, dont la saveur l'emporte si bien sur la désolation de l'actualité que « l'air qui surnageait sur sa figure était plutôt celui d'une douce satisfaction² ».

L'homme qui pratique la prière réaliste est un individu moderne en ceci qu'il ne se tient pas tout bonnement au milieu des choses telles qu'il les trouve autour de lui, mais qu'il les a d'abord disposées devant lui dans sa pensée sous la rubrique de l'*actualité*. Le journal a l'ambition de rapporter tout ce qui s'est passé de notable entre hier et aujourd'hui. Il figure assez bien la pensée qu'il y a à tout instant un certain état du monde, et que cet état du monde consiste dans l'état du monde d'hier modifié par divers faits et gestes survenus entre-temps. Qu'il soit sérieux ou frivole, le lecteur du journal identifie l'actualité à ces faits qui retiennent l'attention du public. Mais, pour être ainsi passée en revue, l'actualité du jour doit être d'abord tenue à distance. Le bruit du monde se présente d'abord comme texte. Pour lire ce texte à loisir, il faut être provisoirement à l'abri. Tout lecteur, même le plus résolument réaliste, est alors en danger de se retrouver dans la position d'une rombière comme Mme Verdurin. Car le temps de lire le journal est par définition soustrait au remue-ménage universel. Il faut que pour un instant les clameurs se taisent, les sollicitateurs s'abstiennent de requérir, les urgences soient suspendues, le mouvement d'ensemble se fige. Tout cela dont il est question dans le journal en dérangerait la lecture s'il se produisait un peu trop près. Prendre connaissance des nouvelles suppose paradoxalement qu'il ne se passe rien de trop neuf à proximité. L'attention ne peut pas se porter

2. *Le Temps retrouvé (À la recherche du temps perdu)*, Bibliothèque de la Pléiade, éd. de P. Clarac et A. Ferré, 1954, III, p. 773).

sur les nouvelles à la façon qui est celle d'une lecture quotidienne si nous sommes nous-mêmes partie prenante de ce qui fait événement et qui sera demain rapporté partout ailleurs. C'est pourquoi le tableau de Mme Verdurin tenant son *Figaro* d'une seule main, parce que l'autre main doit rester libre pour les trempettes, est l'indispensable complément dont on doit corriger l'aphorisme hégélien. Pour l'individu moderne tel que le philosophe l'exalte, la lecture du journal est un préparatif à la tâche du jour et de tous les jours. Le réaliste est un réaliste parce qu'il est soucieux de se montrer à la hauteur de sa vocation, la réalisation de soi dans le monde, c'est-à-dire là où se joue tout ce qui peut jamais être pris au sérieux. Mais, pour d'autres lecteurs tout aussi modernes, cette lecture du journal est plutôt un « régal matinal », un excitant dont la fonction est de nous rendre au réveil l'appétit de vivre par une évocation de « toute la misère du globe », de « tous les malheurs et les cataclysmes de l'univers (...) transmués pour notre usage personnel à nous qui n'y sommes pas intéressés »³. Après tout, lire le journal est un moyen confortable de prêter son attention aux *grands faits divers*. Aussi cette pratique, fût-elle aussi résolue que le veut Hegel, est-elle toujours menacée d'apparaître frivole et de mauvaise foi. Les conditions mêmes de l'acte de lecture sont telles que celui qui prend le temps de lire le journal montre par là qu'il se juge momentanément en sécurité. Cette tranquillité du lecteur n'est jamais aussi frappante que dans le cas où la feuille qu'il a sous les yeux lui annonce son propre désastre. On peut voir dans de vieilles bandes d'actualité de l'immédiat avant-guerre des gens qui lisent anxieusement le journal fraîchement imprimé. Sur les trottoirs bien éclairés de villes d'Europe encore intactes, alors que le décor annonce les aménités d'une civilisation bien réglée, toute chose paraît trop normale et irréelle à nous qui savons. Des hommes en vêtements civils, des femmes habillées pour sortir, des passants ordinaires sont figés sur place, lisant une feuille sur laquelle il est écrit quelque chose comme : l'ultimatum a été lancé, les troupes font mouvement vers la frontière, la guerre est inévitable. Ici, la paix qui règne dans la ville n'est encore troublée que par la présence des mots imprimés en gros caractères qui font le titre de la une.

3. « Sentiments filiaux d'un parricide » (dans : *Contre Sainte-Beuve*, éd. P. Clarac, Bibliothèque de la Pléiade, 1971, p. 154).

Proust apporte cette correction à Hegel : on trouve toujours plus « réaliste » que soi. Le lecteur moderne qu'évoque Hegel passera pour un réaliste résolu si on le compare, par exemple, à un moine bénédictin. Il pourra même s'exprimer en termes quasiment philosophiques : Je ne crois, dira-t-il, qu'aux choses positives, à ce qu'on peut toucher, à ce dont on peut faire quelque chose. Tout réaliste qu'il soit, ce lecteur fait pourtant figure d'idéaliste invétéré aux yeux d'un autre plus avancé encore dans le réalisme, qui attachera le plus grand indice de réalité à ce qui est effectivement présent et disponible à portée de main – le café au lait pour y tremper le croissant, le journal pour occuper l'esprit – et qui trouvera beaucoup moins pressante la réalité d'incidents lointains, actuellement invisibles et sans effet sensible sur ce qui se déroule ici et maintenant. Je ne crois, dirait une Mme Verdurin devenue soudain hégélienne après avoir suivi les premiers cours de Kojève, qu'à ce qui se montre réel *pour moi, ici, maintenant* : ce café, ce journal.

Une leçon se dégage : qu'à toute attitude humaine quelle qu'elle soit, il est possible de faire correspondre une métaphysique. Quelqu'un lit son journal avec le plus grand sérieux dont il est capable, comme s'il s'agissait de son salut. Nous lui imputons une ontologie de l'actualité historique : Est réel ce qui change quelque chose au cours historique des choses. Une rentière lit son journal de façon frivole. Nous lui imputons une métaphysique solipsiste : Tout cela est horrible, mais il suffit de tourner la page pour passer à autre chose. Ainsi, toutes les manières de lire le journal, en tant qu'elles figurent en effet une façon de marquer l'ordre qu'on établit dans son souci de ce qui existe, deviennent des philosophies en acte.

Voulons-nous vraiment imputer une métaphysique à Mme Verdurin ? Est-ce nous qui glissons de la philosophie dans des têtes si peu spéculatives, ou bien est-ce qu'elle y serait déjà à l'état implicite ou informulé ? Nous sommes en mesure de déclarer le sens philosophique de n'importe quelle conduite. Mieux, nous pouvons transcrire la différence des attitudes humaines comme une différence philosophique, et la tourner en une dispute de métaphysiciens. Mais l'inconvénient qu'il y a à trouver de la profondeur à des actes ordinaires – prendre un café, lire le journal, suivre l'actualité –, c'est qu'on va trop bien réussir. S'il y a toute une métaphysique dans la façon dont on boit son café, qu'est-ce qui nous empêche de remplacer la

méditation métaphysique par la consommation du café ? Nous risquons d'oublier ici la règle d'or de la philosophie : qu'une philosophie peut bien être « idéaliste » ou « réaliste », dialectique ou illuminative, mais qu'elle ne peut pas se permettre de ne pas être *difficile*. Qui s'intéresserait aux problèmes de la philosophie s'ils n'étaient pas spécialement difficiles ? Mais justement, il est trop facile d'attribuer directement une métaphysique à une personne prise dans l'accomplissement ordinaire de l'une de ses besognes quotidiennes. Quand bien même une explication plus complète du sens de sa conduite exigerait l'appoint d'un court traité d'ontologie, il n'en reste pas moins qu'elle n'a pas eu besoin de consulter ce traité pour déterminer sa conduite. C'est nous, philosophes, qui écrirons le texte des pensées ontologiques dont nous avons besoin pour parler de sa manière de faire. Cette différence doit être prise au sérieux. Et même si on pouvait prouver qu'il n'y aurait pas des lecteurs réalistes de journaux dans une culture où il ne s'écrirait pas des traités d'ontologie, nous devons prendre garde que les lecteurs de journaux ne sont pas les lecteurs de ces traités. Le plus probable est que le lecteur réaliste du journal ne comprendrait pas comment il se trouve des gens pour écrire de la métaphysique.

La même leçon peut être tirée si nous prenons les choses dans l'autre sens. Quand nous nous proposons d'analyser la pratique de la lecture matinale du journal, la bonne méthode est en effet de la comparer à un autre rite matinal. Nous observons que les gens qui lisent le journal n'ont plus la tête à dire leurs prières, tandis que les gens qui tiennent à prier n'auraient pas l'idée de se plonger avant toute chose dans le journal. De grandes attitudes humaines envers les événements se dégagent alors, que le philosophe appelle respectivement « réalisme » et « idéalisme ». Mais de là à dire que toute pratique, tout usage, toute façon de faire et de penser peuvent et doivent être reconduits à un premier principe philosophique, c'est un pas de trop. La langue française possède depuis le XVIII^e siècle un terme pour qualifier l'abus de philosophie. Celui qui fait un usage abusif de la philosophie est un *philosophiste*. De façon générale, est un philosophiste celui qui croit pouvoir régler par la philosophie une difficulté qui doit l'être autrement. Il serait certainement philosophiste de soutenir, par exemple, que la différence entre les cultures de la prière et celle du journal se réduit à la

différence entre l'idéalisme et le réalisme. Il est vrai que l'accusation de philosophisme est d'un usage délicat. Tout philosophe, même le plus prudent, passera pour philosophe aux yeux de ceux pour qui c'est la philosophie comme telle qui est de trop. Si l'on ne croit pas qu'il y ait un travail proprement philosophique correspondant à des questions spécifiques, l'idée même de faire la différence entre des « vues générales » et un point philosophique sera dénoncée comme arrogante et inadmissible. Mais le sérieux de la philosophie ne se décide pas dans un choix entre *tout* et *rien*. Des philosophes irrécusables, tels Aristote, nous disent qu'on ne doit pas viser à tout établir par la philosophie : ce serait manquer de *paideia*⁴. Libre au philosophe de juger que c'est bien là le dogmatisme ou la naïveté pré-critique d'Aristote. Je préfère y voir la preuve qu'on peut attacher la plus grande importance aux analyses philosophiques sans être tenu de dire que tout s'y réduit. Mais il suffit de considérer ceci : nous en saurions vraiment bien peu sur l'époque moderne si tout ce qu'on nous disait de cette époque est qu'elle se montre « réaliste ». En partant de l'idée qu'une époque est devenue réaliste, vous ne savez toujours pas si les gens lisent le journal avec le réalisme d'un entrepreneur ou avec le réalisme d'une rentière. Du principe métaphysique de la modernité, on peut « déduire » tout aussi bien Napoléon que Mme Verdurin.

J'en arrive ainsi à la question qui fait l'objet de ces pages : comment la philosophie peut-elle traiter de l'actualité ?

Les philosophes lisent aussi le journal. Ils ne se privent pas d'y écrire si on les y invite. Comme on ne cesse de nous le rappeler, un « discours philosophique de la modernité » ne cesse d'accompagner l'investissement des intérêts de l'individu moderne dans ce qui se passe actuellement, *ici et maintenant*. Autrement dit, la prière matinale du philosophe moderne ne manquera pas d'être réaliste. Mais pas plus qu'elle n'est une prière, la philosophie ne peut être une lecture du journal.

L'idée que la philosophie doive être désormais pour nous un « discours de la modernité » a été à nouveau reprise d'une manière particulièrement frappante par Michel Foucault dans

4. *Métaphysique*, IV, 1006a.

son cours de 1983 consacré aux Lumières⁵. Il explique qu'au XVIII^e siècle la philosophie cesse de se préoccuper d'un lien entre nous, qui passerons, et quelque chose d'autre qui ne passera pas. La philosophie devient moderne en renonçant à fonder le passager dans l'éternel. Elle se tourne maintenant vers le présent, vers le « maintenant ». « Qu'est-ce que c'est que ce "maintenant" à l'intérieur duquel nous sommes les uns et les autres et qui définit le moment où j'écris ? » La question philosophique par excellence est maintenant celle de notre actualité historique. Dire que la philosophie est « discours de la modernité et sur la modernité », c'est dire qu'elle a décidé de fixer cette question comme la sienne. Autrement dit, le « discours » du philosophe doit porter sur quelque chose qui est à chercher dans le journal. Et non seulement dans le journal, mais dans le journal *d'aujourd'hui*. La philosophie est « discours de la modernité » parce qu'elle devient, dans un sens éminent, un journalisme. Je ne veux pas dire que l'activité des philosophes qui pensent ainsi soit forcément d'écrire des reportages dans le journal. Le fait que des philosophes écrivent dans les journaux sur des sujets d'actualité n'est pas insignifiant, mais c'est seulement la conséquence d'une pensée autrement grave. Non pas seulement la thèse que, parmi les choses dont le philosophe tient à parler, il en est qui peuvent modifier notre intelligence de l'actualité. Car la thèse est plus forte encore : Tout ce que le philosophe a à dire porte sur l'actualité.

Aussi Foucault distingue-t-il deux « traditions critiques » issues de Kant, entre lesquelles s'est partagée, dit-il, la philosophie. La première est la tradition néo-kantienne de l'épistémologie qui veut que la philosophie réfléchisse sur les conditions de la science. L'autre tradition, à laquelle Foucault dit se rattacher lui-même, est la tradition de réflexion sur notre histoire. Elle se reconnaît dans cette question : Qu'est-ce que notre actualité ? Elle est illustrée, selon lui, par les noms de Hegel, de Nietzsche, de Weber et des marxistes de Francfort. Une philosophie ainsi conçue se propose d'offrir ce que Foucault appelle tour à tour une « ontologie du présent », une « ontologie de nous-mêmes », une « ontologie de l'actualité ».

Toute cette esquisse de la philosophie moderne est en effet

5. « Qu'est-ce que les Lumières ? », *Magazine littéraire*, n° 207, mai 1984, p. 35-39.

remarquablement accordée à ce que suggère l'aphorisme hégélien. Toutefois, il est une chose que le mot de Hegel ne dit pas. Lorsque le philosophe ouvre son journal comme tout le monde pour y prendre connaissance de l'actualité, est-ce qu'il y apprend autre chose que les autres lecteurs ? Discerne-t-il un sens des événements qui échappe au public unilatéralement réaliste ? Ou bien dispose-t-il, en sa qualité de philosophe, de lumières spéciales sur ces nouvelles qu'il ignorait encore avant de recevoir son quotidien ?

Bref, comment une philosophie peut-elle se donner pour le discours de notre actualité, ou *modernité* ? Cette question doit être deux fois précisée si l'on veut éliminer des réponses trop triviales. D'abord, nous demandons que ce soit le philosophe qui parle, et non le citoyen que ce philosophe se trouve être aussi. Qu'est-ce que ce philosophe peut dire de l'actualité au titre de la philosophie, et non à raison des opinions qu'il a, comme tout un chacun, sur les événements ? Nous demandons donc ce qui fonde un avis sur le contenu du journal d'aujourd'hui à se donner pour philosophiquement articulé et motivé. En somme, nous voulons que le philosophe parle en qualité de philosophe. En second lieu, nous demandons que le philosophe parle de l'actualité au sens où elle tient dans les « grands faits divers » du jour, tels qu'ils figurent précisément dans le journal. Car nous ne sommes évidemment pas surpris de trouver que le philosophe est disposé à parler des nouvelles, comme d'ailleurs de toute chose, *sur le mode reduplicatif*. Toutefois, ce n'est pas ce que nous attendons ici. Il appartient, certes, au philosophe de parler des événements considérés *en tant qu'événements*, de l'actuel *en tant qu'actuel* et de l'être *en tant qu'être*. Le passage à une considération reduplicative des choses est indéniablement philosophique. Lorsque le métaphysicien a des choses à dire sur l'actualité, il s'agit toujours de l'actualité en tant qu'actualité. Ce qui veut dire : en tant qu'il s'agit d'éclaircir la différence entre l'actuel et d'autres modalités de l'être telles que le possible, le passé, l'imminent, l'éventuel, l'idéal, etc. Ces différences appartiennent à la métaphysique ou, si l'on préfère, à la grammaire philosophique. Elles valent pour toutes les éditions du journal et n'ont rien à dire qui intéresse une actualité plutôt qu'une autre. Mais l'objet du commentaire philosophique ne doit pas être ici, la différence entre « Le gouvernement a été renversé » et d'autres formes telles que « Le

gouvernement aurait pu être renversé », ou encore « Le gouvernement risque d'être renversé ». Le commentaire doit porter sur un sens à dégager par la philosophie du fait que, par exemple, le gouvernement ait été renversé. Autrement dit, il ne doit pas s'agir d'un exemple, comme dans les phrases précédentes, mais d'un fait historique relevé dans l'actualité.

S'il doit y avoir un philosophe de notre actualité, il ne doit être ni simplement un intellectuel ni uniquement un métaphysicien. Par le terme d'« intellectuel », il est permis d'entendre quiconque, lisant son journal, est porté à en discuter le contenu (nouvelles et opinions), en invoquant non seulement des raisons de fait, mais des raisons quasiment philosophiques. Une raison de fait est un argument construit avec ces informations tirées elles aussi du journal, le même, celui de la veille ou une feuille rivale. En lisant le journal, on réagit par des propos du genre : « Cet article a tort de dire que notre camp est plus faible, il est vrai qu'ils sont plus nombreux, mais nous sommes mieux préparés, mieux équipés, etc. » Une raison est (quasiment) philosophique si elle se présente comme un grand principe général à respecter, du genre : la force ne crée pas le droit, on n'a rien pour rien, qui peut le plus peut le moins, pas d'effet sans cause, etc. On dira : Pourquoi dire que ces principes sont quasiment philosophiques, donc pas pleinement philosophiques ? En fait, ils figurent tels quels dans les raisonnements de philosophes de métier. Il vaudrait donc mieux dire qu'il y a de la philosophie partout où des principes de ce genre jouent un rôle. On devrait alors distinguer entre des « philosophes à plein temps » et des « philosophes d'occasion ».

Pourtant, le fait qu'on retrouve matériellement la même phrase dans divers discours ne dit pas encore quel rôle joue cette phrase dans chacun de ces discours. Il s'agit de reconnaître si un axiome général joue ou non le rôle d'un principe philosophique. Ce qui est ici philosophique peut être ailleurs seulement idéologique. Au fond, cette instabilité a quelque chose à voir avec celle qu'avait étudiée Jean Paulhan dans *Les Fleurs de Tarbes* : l'idée hautement originale de l'un devient le cliché de l'autre. Rien dans la phrase en litige n'indique si elle est une déplorable facilité verbale ou une invention riche de sens. Ainsi, l'abbé de Saint-Pierre avait réussi à faire tenir toute sa sagesse dans l'idée qu'il ne fallait jamais approuver quelque chose au-delà des limites de mon présent jugement : « Ceci est

bon, pour moi, quant à présent. » « Mais comme on le plaisantait un jour sur sa formule : “Malheureux ! s’écria-t-il, une formule ! C’est une vérité que j’ai mis trente ans à découvrir”⁶. » Paulhan a contrasté avec bonheur les misères du langage personnel – mon *idée* n’est plus qu’un *mot* pour celui qu’elle ne frappe pas, mon *mot* pourrait bien n’être qu’un *cliché* – et la stabilité rassurante des lieux communs, des proverbes, des locutions éprouvées. Il y a une vie différente des pensées dans la réflexion personnelle de quelqu’un et dans la culture d’un groupe. Les mêmes phrases peuvent figurer ici et là. Elles n’ont ni la même force rhétorique sur un public ni la même espérance de vie.

On pourrait dire que l’intellectuel utilise l’axiome comme *proverbe* alors que le philosophe l’utilise comme *maxime*. Un exemple éclairera ce contraste. On mentionne parfois une prétendue loi de la logique des jugements qui s’énonce : On ne peut pas tirer une prescription d’un jugement de fait. Lorsqu’elle est avancée pour la première fois, cette « loi » est la pensée d’un philosophe et de ceux qui sont de son avis. Elle est le résultat d’un travail de pensée. Quand les philosophes de cette école invoquent le principe selon lequel on ne peut pas tirer un *tu dois* d’un *cela est*, ils font appel à une maxime qu’ils ont adoptée après réflexion et qu’ils ont pris le temps de défendre. Aujourd’hui, cette même « loi » est entrée dans le bagage culturel d’un peu tout le monde. Elle sera citée comme un axiome bien connu, non seulement par des philosophes, mais par des juristes, des critiques littéraires, etc. L’axiome en question n’est plus une maxime de philosophe. C’est devenu un proverbe philosophique qu’on est heureux de pouvoir invoquer pour soutenir une vue en public ou pour mettre en difficulté un adversaire. Par exemple, une façon d’attaquer un rapport composé d’une première partie descriptive et d’une seconde partie recommandant une certaine ligne d’action sera de dire que ce rapport n’est pas honnête. Nous savons, dirait-on, qu’on ne peut pas tirer un *tu dois* d’un *cela est*. Pourtant, le rapport donne d’abord une description de la situation et fait ensuite des recommandations. Cela veut dire qu’il y a une prémisses évaluative dissimulée, que le rapport essaie de nous faire

6. *Les Fleurs de Tarbes* (1941), dans : Jean Paulhan, *Œuvres*, Cercle du livre précieux, 1967, III, p. 49.

prendre la préférence subjective de son auteur pour une donnée de fait.

Les proverbes philosophiques d'une culture sont si peu une philosophie qu'ils résistent remarquablement aux objections des philosophes eux-mêmes. Ces objections ne sont appréciées que des seuls philosophes, elles n'entament pas le crédit public des axiomes qui composent la quasi-philosophie du public, qu'on peut aussi appeler son idéologie. La force qui soutient ces proverbes n'est pas celle de la réflexion. Ils tiennent le crédit dont ils jouissent de leur commodité : grâce à eux, nous pouvons plus aisément coordonner nos opinions communes dans les domaines les plus divers. Les philosophes à maximes n'ont qu'une prise très imparfaite sur les philosophes à proverbes. C'est ainsi que les logiciens ont bien pu expliquer mille fois que la logique n'interdisait nullement de dériver un *tu dois* d'un *cela est*. Voici par exemple une dérivation parfaitement valide : cette eau *est empoisonnée*, donc tu ne *dois pas en boire*. Le fait mentionné dans la prémisse est une excellente raison de déconseiller (et, si l'on en a l'autorité, d'interdire) la consommation de cette eau⁷. Mais le proverbe en question reste en place.

Les proverbes philosophiques d'une époque, qu'on peut souvent faire remonter jusqu'à leur source dans l'œuvre d'un penseur individuel et de ses partisans, composent une manière d'idéologie ou de *bon ton* philosophique de l'heure. On ne doit pas l'identifier aux thèses, aux formulations dogmatiques qu'il est toujours possible d'en donner. En effet, on les changerait

7. Nous acceptons normalement la phrase « Cette eau est empoisonnée » comme une excellente *raison* d'émettre la *prescription* « Ne bois pas de cette eau ». On objectera : Ce n'est pas sans réplique, donc l'inférence n'est pas valide comme telle à moins d'ajouter une prémisse, laquelle est donc ici « cachée ». Cette prémisse dira par exemple : Tu ne veux pas ruiner ta santé, ou bien : Je suis investi d'une responsabilité sanitaire à ton égard. Cette remarque n'est pas fautive, mais ne ruine pas la validité de l'inférence du point de vue logique. Une *eau empoisonnée* est une *eau dont on ne doit pas boire*. Si quelqu'un décide de se suicider, il va chercher à boire une *eau dont il ne doit pas boire*. Il ne faut donc pas dire : L'inférence n'est pas valide en bonne logique. Il faut dire : La conclusion n'a pas encore la valeur pratique d'une décision à moins d'attribuer un désir au sujet concerné de l'action. Or il n'existe *aucun* raisonnement pratique qui ait par lui-même une telle valeur pratique, à moins de mentionner un désir (cf. Aristote : « L'intellect ne se montre jamais moteur en l'absence d'un désir », *Traité de l'âme*, III, 433a23). Un raisonnement qui prescrirait inconditionnellement serait idiot : Tu dois faire cela parce que tu le dois. (On sait que l'impératif dit catégorique de Kant n'est inconditionnel qu'envers les motifs « pathologiques » ou « empiriques », qu'il suppose bien évidemment chez l'être libre une volonté de se conduire librement et raisonnablement.)

TABLE DES MATIÈRES

<u>Avant-propos</u>	<u>7</u>
<u>Chapitre 1^{er} : LE PHILOSOPHE À LA PAGE</u>	<u>9</u>
<u>Lire le journal, 9 – Foucault hégélien, 14 – Proverbes et maximes philosophiques, 17 – Hegel : l’intellectuel et le métaphysicien, 20 – Rorty : la philosophie comme rhétorique, 23 – L’ontologie du présent, 24.</u>	
<u>Chapitre 2 : PHILOSOPHIE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE</u> . . .	<u>29</u>
<u>Retour à Kant, 29 – Philosophie du jugement politique, 31 – Esthétique de l’événement, 34 – L’enthousiasme et le sublime, 37 – La politique des intellectuels, 40 – L’« hypocrisie critique », 44 – Kant politique, 47 – Philosophie de l’événement, 48.</u>	
<u>Chapitre 3 : LE BEAU MODERNE</u>	<u>51</u>
<u>Habermas et le discours de la modernité, 51 – La modernité selon Baudelaire, 53 – La Querelle des Anciens et des Modernes, 56 – Le mythe romantique, 57 – De la fable au mythe, 59 – L’art pour l’art, 62 – Stendhal et l’idéal moderne, 63 – Le beau dans les mœurs, 65.</u>	

<u>Chapitre 4 : LA CRISE FRANÇAISE DES LUMIÈRES</u>	<u>69</u>
<u>L'hégélianisme noir des années 1930-1960, 69 – Le nationalisme et la guerre mondiale, 72 – L'ère des masses et des meneurs, 73 – Le désarroi français en 1938, 76 – Raymond Aron et la révolution totalitaire, 80 – L'affaire Dreyfus : morale et politique, 84 – Le Collège de sociologie, 85 – La violence selon Eric Weil, 87 – Déconstruction du « sens », 90 – Romantisme de Georges Bataille, 91 – Roger Caillois dandy, 93.</u>	
<u>Chapitre 5 : LA MÉTAPHYSIQUE DE L'ÉPOQUE.</u>	<u>97</u>
<u>La pensée énochale, 97 – Herméneutique du principe de raison, 101 – De l'« intensification » en philosophie, 104 – Le meilleur, 107 – La piété et la question de l'existence, 108 – La musique du monde, 111 – La métaphysique et la question de l'être, 115 – Grammaire philosophique, 117 – La grande échelle de l'être, 124 – La critique idéologique, 126 – Heidegger et l'événement, 127.</u>	
<u>Chapitre 6 : LA DÉMYSTIFICATION DU MONDE</u>	<u>129</u>
<u>La « rationalité occidentale », 129 – Le post-moderne selon Louis Dumont, 133 – Le post-moderne selon Jean-François Lyotard, 136 – Le « désenchantement », 140 – Les Lumières au village, 142.</u>	
<u>Chapitre 7 : LE PROJET D'AUTONOMIE.</u>	<u>149</u>
<u>Raison et tradition, 149 – Le « problème des valeurs », 151 – L'autonomie selon Castoriadis, 153 – Le paradoxe de l'institution de soi, 155 – L'éducation démocratique, 159 – Wittgenstein contre l'espéranto, 163 – L'autonomie des règles, 165 – Le post-structuralisme, 168 – L'invention conceptuelle, 173 – Les catégories de la culture, 175 – Abîmes et médiations de la raison, 177 – Logique des jugements de valeur, 182.</u>	
<u>Index des auteurs cités</u>	<u>185</u>

« CRITIQUE »

- Bernard Andrès, PROFILS DU PERSONNAGE CHEZ CLAUDE SIMON.
Georges Bataille, LA PART MAUDITE, précédé de LA NOTION DE DÉPENSE.
Jean-Marie Benoist, TYRANNIE DU LOGOS.
Jacques Bouveresse, LA PAROLE MALHEUREUSE. *De l'alchimie linguistique à la grammaire philosophique.* – WITTGENSTEIN : LA RIME ET LA RAISON. *Science, éthique et esthétique.* – LE MYTHE DE L'INTÉRIORITÉ. *Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein.* – LE PHILOSOPHE CHEZ LES AUTOPHAGES. – RATIONALITÉ ET CYNISME. – LA FORCE DE LA RÈGLE. – LE PAYS DES POSSIBLES. *Wittgenstein, les mathématiques et le monde réel.*
Michel Butor, RÉPERTOIRE I. – RÉPERTOIRE II. – RÉPERTOIRE III. – RÉPERTOIRE IV. – RÉPERTOIRE V et dernier.
Pierre Charpentrat, LE MIRAGE BAROQUE.
Pierre Clastres, LA SOCIÉTÉ CONTRE L'ÉTAT. *Recherches d'anthropologie politique.*
Hubert Damisch, RUPTURES/CULTURES.
Gilles Deleuze, LOGIQUE DU SENS. – L'IMAGE-MOUVEMENT. – L'IMAGE-TEMPS. – FOUCAULT. – LE PLI. *Leibniz et le Baroque.*
Gilles Deleuze, Félix Guattari, L'ANTI-ÉDIPE. – KAFKA. *Pour une littérature mineure.* – MILLE PLATEAUX. – QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?
Jacques Derrida, DE LA GRAMMATOLOGIE. – MARGES DE LA PHILOSOPHIE. – POSITIONS.
Jacques Derrida, Vincent Descombes, Garbis Kortian, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-François Lyotard, Jean-Luc Nancy, LA FACULTÉ DE JUGER.
Vincent Descombes, L'INCONSCIENT MALGRÉ LUI. – LE MÊME ET L'AUTRE. *Quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978).* – GRAMMAIRE D'OBJETS EN TOUS GENRES. – PROUST, *Philosophie du roman.* – PHILOSOPHIE PAR GROS TEMPS. – LA DENRÉE MENTALE.
Georges Didi-Huberman, LA PEINTURE INCARNÉE, suivi de « *Le chef-d'œuvre inconnu* » par Honoré de Balzac. – DEVANT L'IMAGE. *Question posée aux fins d'une histoire de l'art.* – CE QUE NOUS VOYONS, CE QUI NOUS REGARDE. DEVANT LE TEMPS. *Histoire de l'art et anachronisme des images.*
Jacques Donzelot, LA POLICE DES FAMILLES.
Thierry de Duve, NOMINALISME PICTURAL. *Marcel Duchamp, la peinture et la modernité.* – AU NOM DE L'ART. *Pour une archéologie de la modernité.*
Serge Fauchereau, LECTURE DE LA POÉSIE AMÉRICAINE.
André Green, UN ŒIL EN TROP. *Le complexe d'Édipe dans la tragédie.* – NARCISSISME DE VIE, NARCISSISME DE MORT. – LE TRAVAIL DU NÉGATIF. – LE TEMPS ÉCLATÉ. – LA DIACHRONIE EN PSYCHANALYSE.
André Green, Jean-Luc Donnet, L'ENFANT DE ÇA. *Psychanalyse d'un entretien : la psychose blanche.* LE TRAVAIL DU NÉGATIF.
Nathalie Heinich, LA GLOIRE DE VAN GOGH. *Essai d'anthropologie de l'admiration.*
Denis Hollier, LES DÉPOSSÉDÉS (*Bataille, Caillois, Leiris, Malraux, Sartre*).
Luce Irigaray, SPECULUM. *De l'autre femme.* – CE SEXE QUI N'EN EST PAS UN. – AMANTE MARINE. *De Friedrich Nietzsche.* – L'OUBLI DE L'AIR. *Chez Martin Heidegger.* ÉTHIQUE DE LA DIFFÉRENCE SEXUELLE. – PARLER N'EST JAMAIS NEUTRE. – SEXES ET PARENTÉS.
Vincent Kaufmann, L'ÉQUIVOQUE ÉPISTOLAIRE.
Garbis Kortian, MÉTACRITIQUE.
Jacques Leenhardt, LECTURE POLITIQUE DU ROMAN « LA JALOUSIE » D'ALAIN ROBBE-GRILLET.
Pierre Legendre, JOUIR DU POUVOIR. *Traité de la bureaucratie patriote.*
Emmanuel Levinas, QUATRE LECTURES TALMUDIQUES. – DU SACRÉ AU SAINT. *Cinq*

nouvelles lectures talmudiques. – L'AU-DELÀ DU VERSET. *Lectures et discours talmudiques.* – À L'HEURE DES NATIONS. – NOUVELLES LECTURES TALMUDIQUES.
 Jean-François Lyotard, ÉCONOMIE LIBIDINALE. – LA CONDITION POSTMODERNE. *Rapport sur le savoir.* – LE DIFFÉREND.
 Louis Marin, UTOPIQUES : JEUX D'ESPACES. – LE RÉCIT EST UN PIÈGE.
 Francine Markovits, MARX DANS LE JARDIN D'ÉPICURE.
 Agnès Minazzoli, LA PREMIÈRE OMBRE. *Réflexion sur le miroir et la pensée.*
 Michèle Montrelay, L'OMBRE ET LE NOM. *Sur la féminité.*
 Thomas Pavel, LE MIRAGE LINGUISTIQUE. *Essai sur la modernisation intellectuelle.*
 Michel Picard, LA LECTURE COMME JEU. – LIRE LE TEMPS.
 Michel Pierssens, LA TOUR DE BABIL. *La fiction du signe.*
 Claude Reichler, LA DIABOLIE. *La séduction, la renardie, l'écriture.* – L'ÂGE LIBERTIN.
 Alain Rey, LES SPECTRES DE LA BANDE. *Essai sur la B. D.*
 Alain Robbe-Grillet, POUR UN NOUVEAU ROMAN.
 Charles Rosen, SCHENBERG.
 Clément Rosset, LE RÉEL. *Traité de l'idiotie.* – L'OBJET SINGULIER. – LA FORCE MAJEURE. – LE PHILOSOPHE ET LES SORTILÈGES. – LE PRINCIPE DE CRUAUTÉ. – PRINCIPES DE SAGESSE ET DE FOLIE.
 François Roustang, UN DESTIN SI FUNESTE. –... ELLE NE LE LACHE PLUS. – LE BAL MASQUÉ DE GIACOMO CASANOVA. – INFLUENCE. – QU'EST-CE QUE L'HYPNOSE ?
 Michel Serres, HERMES I : LA COMMUNICATION. – HERMES II : L'INTERFÉRENCE. HERMES III : LA TRADUCTION. – HERMES IV : LA DISTRIBUTION. – HERMES V : LE PASSAGE DU NORD-OUEST. – JOUVENCES. *Sur Jules Verne.* – LA NAISSANCE DE LA PHYSIQUE DANS LE TEXTE DE LUCRÈCE. *Fleuves et turbulences.*
 Michel Thévoz, L'ACADÉMISME ET SES FANTASMES. – DÉTOURNEMENT D'ÉCRITURE.
 Jean-Louis Tristani, LE STADE DU RESPIR.
 Gianni Vattimo, LES AVENTURES DE LA DIFFÉRENCE.
 Paul Zumthor, PARLER DU MOYEN ÂGE.



Cette édition électronique du livre
Philosophie par gros temps de Vincent Descombes
a été réalisée le 23 janvier 2020
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707312914).

© 2020 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707351197



www.centrenationaldulivre.fr